« LE TEXTE ICEBERG » AUX FRONTIÈRES DE LA LINGUISTIQUE, DE LA PRAGMATIQUE ET DE LA SÉMIOTIQUE*

CARMEN VLAD

Abstract. Focusing on the theoretical status of the text, this study proposes a personal perspective synthesized in and symbolized by the metaphor "the iceberg text". Some basic ideas are tackled, suggesting that: *a)* the text research as a concept is not only possible, but also necessary; *b)* the content of the concept must be extended in order to capture both the fundamental constituent (immanent) aspects of the textual product, and the creative-perceptive aspects specific to the process of decoding and interpreting the *textual sense*; *c)* as a dynamic and creative process, the latter having a *reticular character* (determined by the random articulation of the set of networks, that is sign structures that are homogeneous from a relational and functional point of view), *inferential character*, *volume character* and *synergic character* ; *d)* the configuration of an appropriate theoretical frame can be achieved through the collaboration of Linguistics (E. Coseriu), Pragmatics (M. Bahtin) and Semiotics (Ch. S. Peirce).

Les propos qui suivent essaient d'offrir une perspective personnelle sur le texte et, par conséquent, sur les approches qui l'investissent, une perspective condensée *dans* et symbolisée *par* le syntagme texte « iceberg ». La métaphore nous semble suggestive pour un concept auquel nous réfléchissons depuis un certain nombre d'années (cf. Vlad, 1994 ; Vlad, 2003) ; elle serait, dans notre acception, à même de répondre à l'intuition (ou au « sentiment ») de tout locuteur, selon laquelle, dans l'acte de communication verbale, le contenu donné/obtenu par la simple reconnaissance des corrélations grammaticales et des significations actualisées dans les paroles ou les mots, qui se succèdent dans le temps ou dans l'espace (selon la variante orale ou écrite du discours), n'épuise pas le sens communiqué, c'est-à-dire le sens textuel. Celui-ci comprend toujours une partie de non-dit, exprimée de manière indirecte, représentant la zone *interprétable* du sens, que notre syntagme tente d'appréhender.

D'assumer cette hypothèse, la démarche théorique que nous envisageons (connue généralement sous le nom de « linguistique du texte/textuelle ») refuse le traitement distinct du *texte* et du *discours*[1], en tant que concepts fondamentaux qui

* La traduction des citations autres que celles tirées de textes écrits en français nous appartient.

[1] Pour les arguments, voir Vlad, 2003 : 14–30. Un point de vue proche de celui que nous proposons est celui exprimé dans le volume Adam, Grize, Bouacha (éds.), *Texte et discours: catégories*

RRL, **LIII**, *3*, p. 341–360, Bucureşti, 2008

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

généreraient des domaines propres et autonomes d'étude. La solution que nous proposons conjugue *linguistique*, *pragmatique* et *sémiotique* (disons, pour être plus précis, une *certaine* sémiotique).

1. LES FONDATEURS

Les sources primaires de notre approche théorique remontent aux idées fondatrices formulées par trois personnalités incontestables et incontournables de la réflexion sur le sens : la théorie linguistique du texte d'Eugène Coseriu, la théorie dialogique du sens de l'énoncé/du texte de Mikhaïl Bakhtine et la conception sémiotique de Charles Sanders Peirce.

1.1. La linguistique du texte selon E. Coseriu

Quoique tard venue, la *linguistique du texte* a désormais une histoire. Depuis sa naissance, il y a une cinquantaine d'années, de nombreux débats, accumulations et controverses remettent en question et finissent par recentrer son domaine. La priorité en revient à E. Coseriu qui, en 1955, annonçait déjà la nécessité d'une « linguistique du texte » à côté d'une « linguistique de la parole » et de celle des langues historiques, des idiomes.

En valorisant des éléments présents dans la tradition d'une pensée focalisée sur le langage (depuis Aristote jusqu'au structuralisme), E. Coseriu proposait, dans les années 60[2], une nouvelle image du langage, qui annonçait un nouveau paradigme, appelé plus tard « linguistique intégrale ». Dans cette vision innovante, le langage doit être considéré dans une triple perspective : *universelle*, celle de la parole en général, *historique*, celle des langues particulières, et *individuelle*, celle du texte et du discours. Chaque approche impose, à son tour, un triple examen dont les coordonnées sont axées sur l'activité créatrice (*energeia*), le « potentiel », la « technique apprise » ou la compétence (*dynamis*) et le produit (*ergon*), représentant autant de regards possibles, requis par la nature et les fonctions spécifiquement humaines du langage.

Dans ce cadre doctrinaire, le *texte-discours* acquiert sa mise théorique, cependant que la recherche textuelle ou la *linguistique du texte* dans la terminologie de

pour l'analyse, 2004, et dans le livre relativement récent de J.-M. Adam (2005 : 28–34), où l'auteur envisage une « analyse textuelle des discours » à la lumière d'une complémentarité de la linguistique et de la pragmatique. V. aussi *infra*, n. 2.

[2] Le cadre général du nouveau paradigme de Coseriu est décrit dans l'étude « Determinación y entorno. Dos problemas de una lingűistica del hablar », publiée d'abord dans *Romanistisches Jahrbuch*, n° 7, 1955–1956, et reprise dans le volume *Teoria del lenguaje y lingűistica general* (dans ses éditions successives). Les éléments fondamentaux de la théorie du langage présents dans cette étude se retrouveront, par la suite, dans nombre d'autres travaux, dans des variantes fidèles à celle initiale. Voir, par exemple, Coseriu, 2000 : 233–248.

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

Coseriu devient, à côté des deux autres, un domaine autonome des sciences du langage. La séparation des trois paliers est fondée sur la possibilité d'associer à chacun une certaine *compétence* et un *type spécifique de contenu* : *la désignation*, *le signifié et le sens*.

Sans être étranger au contenu donné par la langue (à travers les signifiés) et à celui qui caractérise le plan universel (les désignations), le sens est un contenu nouveau, situé à un niveau sémiotique supérieur et d'une complexité accrue : il advient (il y a du sens) lorsqu'une première série de relations entre un signifiant et un signifié langagiers est suivie d'une autre série « où le signifié langagier (qui désigne) devient à son tour "signifiant" pour le *contenu du texte* ou sens » (Coseriu, 2000 : 247), ce qui « légitime l'acceptation de l'autonomie du plan textuel » (Coseriu, 1997 : 77). C'est pourquoi, la finalité primordiale de la *linguistique du texte*[3], dans l'acception de Coseriu, tient dans *la confirmation* et *la justification du sens* (textuel-discursif), en sa qualité de contenu spécifique des textes *tels quels*, indépendamment de la langue (unique) utilisée couramment, ou de la pluralité des langues auxquelles on a recours, alternativement, dans certaines situations discursives.

L'obligation de décrire les mécanismes spécifiques de *fonctionnement* des signes linguistiques au niveau textuel, dans le processus de la production du sens, revient à la linguistique du texte en sa qualité d'*herméneutique*, car, dans la perspectives du sens, « la linguistique du texte est une interprétation, elle est une herméneutique » (Coseriu, 1997 : 182-183). Aux principes généraux de l'interprétation vient s'ajouter une *composante euristique* de la linguistique textuelle, en charge d'identifier les procédés d'expression du sens dans le texte et de les transcrire sur une « liste » qui « doit rester ouverte » : il y a, théoriquement du moins, une possibilité de retrouver à l'intérieur d'un texte des procédés non encore identifiés et, partant, non enregistrés.

Nous aimerions signaler aussi que, dans sa dixième conclusion du chapitre consacré à la linguistique textuelle en tant que linguistique du sens, E. Coseriu affirme : « En la mesure où le sens, à l'*intérieur du texte* (c'est nous qui soulignons), s'exprime par des moyens linguistiques et, aussi, extralinguistiques – ce qui arrive le plus souvent – cette linguistique du texte, que nous considérons comme " vraie et adéquate ", doit passer *outre à la sphère linguistique* » (idem). Par cette remarque, l'auteur élargit le domaine de *la recherche textuelle*, y inclut des territoires non définis, extérieurs à la linguistique, qu'une étude compréhensive ne saurait ignorer ou éviter, si elle se voulait proche de son objet spécifique.

[3] Le cours, donné initialement en 1977–1978 à l'Université de Tübingen, prendra la forme d'un livre intitulé *Textlinguistik* publié en 1980. Dans notre étude, nous utilisons l'édition italienne de Donatella Di Cesare, parue en 1997, sous le titre *Linguistica del testo. Introduzione a una ermeneutica del senso*, La Nuova Italia Scientifica.

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

1.2. La théorie dialogique du sens de M. Bakhtine

Découvert sur le tard lui aussi et redécouvert après de manière cyclique, *le dialogisme* de M. Bakhtine a exercé une influence croissante sur un espace de réflexion beaucoup plus étendu que sa destination initiale – *l'expérience romanesque*. Devenu pour celle-ci un concept esthétique fondamental, non moins éthique et cognitif, *le rapport dialogique* de Bakhtine sous-tend aujourd'hui la démarche de nombreux ouvrages construits, dirait-on, afin d'illustrer et d'argumenter quelques-unes de ses idées-forces qui émaillent la méditation linguistique et poétique contemporaine. Polémisant avec la doctrine formaliste russe, dans une période où son emprise sur la zone slave du continent européen est la plus forte, l'auteur de *L'Esthétique de la création verbale* met en lumière, bien avant la lettre, certains aspects de la communication verbale considérés essentiels pour les nouvelles tendances de la (méta)théorie linguistique. Malheureusement, l'occident européen n'a eu accès à ces réflexions concernant *le texte*, *l'énoncé* et *le sens* qu'après l'apparition en 1984 du livre mentionné, réunissant, traduites en français, les études en russe, publiées en 1979, après la mort de l'auteur.

Les considérations proposées sous le titre *Le problème du texte* commencent par un avertissement audacieux et surprenant : « Notre étude se dira philosophique principalement pour des raisons négatives. En effet elle ne traite ni de linguistique, ni de philosophie, ni de littérature, et ne relève d'aucune spécialisation. Quant aux raisons positives, les voici : notre étude se situe dans les sphères limitrophes, aux frontières de toutes les disciplines mentionnées, à leur jointure, à leur croisement. » (Bakhtine, 1984 : 311)

Or, c'est à partir de 1940 que Bakhtine (cf. 1984 : 367) fait appartenir les sciences de l'esprit, la science de la littérature et de l'histoire à *la sphère de la philosophie*, qu'il définit comme un « *métalangage* (c'est nous qui soulignons) de toutes les sciences (et de tous les modes de cognition et de conscience) », en soulignant le fait qu'« elle commence là où finit l'exactitude de la scientificité et où commence une scientificité autre ». Plus tard, dans « Les carnets » (manuscrit qui date de 1970-1971), le terme « philosophie » réapparaît dans un syntagme significatif, le titre d'un paragraphe « Notes sur *l'anthropologie philosophique* » (c'est nous qui soulignons) où le théoricien fait des commentaires succincts sur « les caractéristiques de la représentation qu'on a de soi même, de son moi dans son tout » (Bakhtine, 1984 : 367).

On peut se demander, sans doute, dans quelle mesure il s'agit chez Bakhtine d'une approche philosophique proprement dite. Avec l'espoir de ne pas trahir l'esprit de la conception d'ensemble de l'esthéticien russe, nous serions tenté

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

d'associer cette manière d'appréhender le texte, à « une sémiotique d'orientation anthropologique, transdisciplinaire et globalisante » (Metzeltin, 2000 : 3)[4], dont la position se dessine de plus en plus nettement sur l'horizon épistémologique actuel.

Dans ce foisonnement conceptuel qui anime l'œuvre de l'exégète de Dostoïevski et de Rabelais, certains éléments semblent révélateurs pour *la recherche textologique moderne*. En voici quelques-uns, parfaitement concordants avec notre mode d'envisager la problématique du texte :

(i) Dans la pensée de Bakhtine, *le texte* et *l'énoncé*, en tant que concepts, sont équivalents, du fait que l'énoncé, comme le texte, représente « des unités réelles » et non conventionnelles (cf. Bakhtine, 1984 : 277–278), entendues en tant qu'entités concrètes de l'échange verbal, communicatif, dont l'extension peut varier « depuis la réplique courante monolexématique jusqu'aux grandes œuvres complexes dans les sciences ou dans la littérature » (Bakhtine, 1984 : 283). Tout comme l'énoncé, le texte se trouve hors la structure de la langue, au-delà du niveau syntaxique supérieur de celle-ci (cf. Bakhtine, 1984 : 335) et se définit par son caractère « individuel, unique et non reproductible ».

(ii). *Le texte* (*l'énoncé*) est conçu comme « un tout de sens » (cf. Bakhtine, 1984 : 332–336) ; celui-ci est potentiellement infini, se renouvelant indéfiniment dans tout nouveau contexte ; il est « personnaliste » (*ibidem* : 392–393), non pas en tant que fait psychologique, mais selon le principe « d'une causalité individualisée » en sa qualité de composante du contenu intelligible.

(iii) Dans sa relation avec les objets préexistants à la prise de parole, l'énoncé « crée toujours quelque chose qui, avant lui, n'avait jamais été, quelque chose de nouveau et de non reproductible, et quelque chose qui est toujours relaté à une valeur (au vrai, au bien, au beau, etc.) » (Bakhtine, 1984 : 329), tout cela étant compris dans le sens.

(iv) En corrélation étroite avec *l'instance locutrice* – qui, par son « vouloir dire » ou son « dessein discursif » détermine l'ampleur de l'énoncé, la relative exhaustivité du thème et le genre du discours comme forme de l'énoncé (cf. Bakhtine, 1984 : 282-294) – « la totalité achevée de l'énoncé » (ou le sens) produit chez l'interlocuteur ou chez l'auditeur « une attitude responsive » active, cependant que la réponse « transpercera dans les harmoniques du sens, de l'expression, du style, dans les nuances les plus infimes de la composition » (Bakhtine, 1984 : 300).

(v) *Le rapport dialogique* « est un rapport particulier de sens », possible uniquement entre les énoncés, car il n'est pas d'ordre logique, linguistique (« syntaxico-compositionnel »), psychologique ou mécanique, ou d'ordre naturel

[4] À l'appui de cette opinion on pourrait citer les passages suivants : « Lorsqu'on étudie l'homme, on cherche et on trouve le signe partout, et il faut essayer d'en comprendre la signification » ; « Le texte est le donné premier (une réalité) et le point de départ de toutes les disciplines dans les sciences humaines » (Bakhtine, 1984 : 322–323).

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

(cf. Bakhtine, 1984 : 327–334), ce qui se reflète également dans la substance dialogique de la compréhension[5].

Les échos du dialogisme (tel que formulé par Bakhtine), de la polyphonie et de l'ouverture (« métalinguistique ») vers les zones extraverbales (ou pragmatiques, dans la terminologie actuelle), très fréquents dans la recherche linguistique et poétique contemporaines, n'en sont que de plus en plus élaborés[6].

(vi) Toutes ces considérations (et d'autres encore, que nous n'avons pas pu mentionner ici) trouvent leur corollaire dans l'assertion suivante : « *Le texte n'est pas un objet* (c'est nous qui soulignons), en conséquence de quoi il est impossible d'en éliminer ou d'en neutraliser la seconde conscience, la conscience de celui qui en prend connaissance » (Bakhtine, 1984 : 315). C'est pour cela que l'existence d'un « auditeur idéal » provoquerait la dépersonnalisation du texte par l'absence de ce « *surplus* inhérent à son altérité » (*ibidem* : 388).

(vii) En ce qui concerne la recherche dans les sciences humaines (que Bakhtine dissocie de façon catégorique des « sciences naturelles »), l'étude doit y être focalisée sur « l'histoire de la pensée orientée vers la pensée, le sens, la signification de l'autre, qui ne se manifestent et ne sont donnés au chercheur que sous forme de *texte* » (*ibidem* : 312), car « l'homme a ceci de spécifique qu'il s'exprime toujours (il parle), autrement dit, il crée un texte, fût-il potentiel » (*ibidem* : 316). Toutefois, aucun texte n'est point une simple structure fixe, mais une « monade spécifique qui réfracte (à la limite) tous les textes d'une sphère donnée », associée à « un tout intentionnel expressif » et à « une attitude responsive active » – autant d'échos multiples réverbérant dans *le sens*.

1.3. La sémiose de Peirce et l'interprétation du sens textuel

Comme le remarque François Péraldi (cf. *Langages*, n° 58, 1980), la sémiotique de Ch.S. Peirce est apparue « trop tôt » par rapport à l'évolution de certains domaines connexes, et son début réel, en tant que nouvelle science, n'a été rendu possible que grâce aux développements saussuriens et postsaussuriens de la linguistique, de la sémantique et de la logique. Repensée, réélaborée, approfondie, la sémiotique de Peirce peut offrir une série de suggestions et de repères dans la

[5] « Le discours conçoit son objet de manière dialogique » (Bakhtine, 1982 : 134) ; « dans la vie réelle du langage, toute compréhension concrète est active : elle implique ce qu'il faut comprendre dans la perspective d'un horizon objectal-expressif propre et elle est indissolublement liée à une réponse, à une objection ou à un consentement motivé. Dans un certain sens, c'est la réponse qui prime, en tant que principe actif » (*ibidem* : 136–137).

[6] Nous ne ferons mention que de deux travaux récents sur la théorie du texte, écrits sous l'influence, avouée, du poéticien russe. Il s'agit de *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique* (2004, Paris, Éditions Kimé) de H. Nølke, K. Fløttum et C. Norén et du livre *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours* (2005, Paris, Armand Colin) de J.M. Adam.

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

résolution de certaines questions qui, pour être présentes dans le débat actuel, ne jouissent pas d'une justification théorique suffisante.

Fidèle à l'idée selon laquelle la sémiotique est « la doctrine de la nature essentielle et des variétés fondamentales des sémioses possibles » (Peirce, CP : 5.489), nous avons considéré utile de recourir au concept de « semiosis » et d'en faire la référence fondamentale aussi bien pour la nature *de signe* du texte, que pour l'explication de certains aspects spécifiques du sens textuel-discursif.

(i) Envisagée comme une triade et comme un mode de fonctionnement, où le signe, la pensée et le monde sont liés de manière indissoluble, la *sémiose* représente (en consonance avec notre vision sur l'approche du texte) le concept clé inhérent à une recherche ouverte aux processus de la symbolisation, de la communication et de la connaissance dans et par *le signe texte*. Par ailleurs, le texte, caractérisé par une *ambivalence sémiotique constitutive*, permet une double approche : l'une destinée à l'analyse et à la description des phénomènes de nature syntaxique, sémantique et pragmatique, *immanents au produit textuel* consubstantiel au *verbal*, et l'autre, intéressée à son fonctionnement comme *entité globale*, autant dans le réseau des relations obligatoires du *processus communicationnel*, que dans le cadre des *processus cognitifs*, où et par lesquels il acquiert le statut de signe.

La mise en lumière des traits caractéristiques à la sémiose de *type textuel* a mené à une nouvelle définition de la *textualité* (cf. Vlad, 2003 : 46–53 ; Vlad, 2005), en regard de la catégorie *d'interprétant immédiat* (Ii). Dans une phase initiale du processus de fonctionnement sémiosique d'un objet quelconque, l'interprétant immédiat est celui qui provoque l'impression de reconnaissance (« feeling of recognition ») du signe en tant que tel, par un premier effet spécifique de signifiance (« the first proper significate effect of a sign »). Vue sous cet angle, *la textualité* reflète notre capacité de percevoir la nature textuelle d'un signe verbal complexe, de réaliser conjointement « les impressions », « les suggestions » de *communicativité*, de *référentialité* et de *successivité* ou *séquentialité* (Cf. Vlad, 2000 : 30–38 ; *idem* 2003, 2005 : 31–39).

Les deux autres catégories d'interprétants de la sémiose, *l'interprétant dynamique* (Id) et *l'interprétant final* (If) et leurs sous-catégories (Id_1 et Id_2 ; If_1, If_2 et If_3) représentent pour la sémiose textuelle, des « couches » différentes d'interprétation et d'approfondissement du *sens*, qui évoluent d'une interprétation « sémantique » vers de possibles interprétations « symboliques »[7] plus ou moins

[7] Cette distinction est formulée par Eco (1992 : 36) dans les termes suivants : « L'interprétation sémantique ou sémiosique est le résultat du processus par lequel le destinataire, face à la manifestation linéaire du texte, le remplit de sens. L'interprétation critique ou sémiotique, en revanche, essaie d'expliquer pour quelles raisons structurales le texte peut produire ces interprétations sémantiques (ou d'autres, alternatives). » L'idée n'est point étrangère à ce *double rapport sémiotique* qui apparaît dans l'acte de compréhension du sens textuel dont parle Coseriu : le premier rapport est dû au fait que « les signes linguistiques qui constituent le texte signifient et désignent d'abord quelque

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

éloignées de l'interprétation sémantique, primaire. Le processus de régénération sémiosique – illimité, selon Peirce – a lieu lorsqu'un interprétant devient un nouveau *signe* ou *representamen*, dans le cadre d'un autre cycle sémiosique. Par le signe et en relation avec *l'objet* de celui-ci, *l'interprétant* (dans tous ses états) est « le miroir magique », à la fois divergent et convergent, orienté vers l'intériorité verbale du produit textuel et vers l'extériorité phénoménale[8], « l'espace prismatique » où *le sens textuel* advient, étroitement lié qu'il est aux processus humains de la connaissance et de la communication.

(ii) Si l'on admet que « notre pensée et notre connaissance se réalisent entièrement à travers les signes » (Peirce, CP : 8.332) et que, dans le texte, comme dans « toute relation triadique ordinaire on trouvera toujours un élément mental » (Peirce, CP : 8.331), il nous paraît naturel d'attribuer au raisonnement appelé *inférence* (qui pour le logicien américain « constitue la fonction essentielle de l'esprit cognitif » – cf. CP : 2.444), un rôle important dans la problématique du sens textuel[9]. À côté de l'inférence déductive (concept fort débattu par les logiciens) et de l'inférence inductive (raisonnement que Peirce appelle aussi « statistique » – CP : 5.275), on accorde à *l'abduction*, en tant qu'inférence hypothétique ou analogique, un ample espace et une valeur particulière dans le penser. Le moment de l'apparition d'une hypothèse dans l'abduction est essentiel pour Peirce, parce qu'il a la capacité de déclencher la pensée, de lui donner force et liberté[10] ; l'inférence « analogique » est, par ailleurs, « la seule opération logique qui introduise *une idée nouvelle* (c'est nous qui soulignons) : car si l'induction ne fait que déterminer une valeur et la déduction se contente de tirer les conséquences nécessaires d'une pure hypothèse […] l'abduction suggère simplement que quelque chose peut être » (CP : 5.171).

chose que nous comprenons dans notre qualité de connaisseurs de ces signes et de leurs modes d'emploi » ; le second « plan sémiotique » est ce qui « en réalité est interprété » au moment où la designation et le signifié forment ensemble un nouveau signe « dont le contenu appartient à un ordre supérieur » (Coseriu, 1997/1980 : 75–76).

[8] Dans le modèle sémiosique de Peirce, *l'objet* (dans la relation triadique qu'il forme avec *le signe* et *l'interprétant*) est, à son tour, scindé en un *objet immédiat* (« l'objet représenté dans le signe ») et un *objet dynamique* (« l'objet extérieur auquel renvoie le signe ») (cf. Peirce, 1990, « Lettres à Lady Welby » : 257).

[9] La théorie de la pertinence, selon Sperber et Wilson (1989/1986), est fondée sur l'hypothèse que « le modèle du code » ne saurait épuiser le contenu de la communication ; aussi, un autre modèle textuel, complètement différent, serait-il nécessaire ; ce *modèle*, appelé *inférentiel*, définit la communication comme une interprétation « des indices ». Les auteurs réfutent les points de vue réductionnistes, fixés sur un modèle unique, et considèrent que la communication verbale met en jeu à la fois des processus de codage et des processus inférentiels (cf. Sperber, Wilson, 1989 : 13).

[10] « La suggestion abductive nous arrive comme un éclair. C'est un acte de *vue*, bien que d'une vue extrêmement faillible. Il est vrai que les différents éléments de l'hypothèse étaient déjà dans notre esprit : mais c'est l'idée de mettre ensemble des éléments que nous n'avions jamais rêvé de mettre ensemble que la suggestion nouvelle met en un éclair devant notre contemplation » (Peirce, CP : 5.181. Traduction française de Nicole Everaert-Desmedt, 1994 : 88–89). G. Deledalle (1994 : 51–66) fait, à son tour, des commentaires pertinents sur la philosophie sémiotique de Peirce.

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

L'importance de l'abduction dans le processus de l'interprétation du sens textuel (verbal ou de nature non verbale) est mise en vedette par Eco, fin connaisseur de l'œuvre sémiotique de Peirce. À commenter et à nuancer le mécanisme général de l'abduction, le sémioticien italien conclut sur le fait que l'interprétation métaphorique, la découverte scientifique et le discours théologique sont tous tributaires au raisonnement analogique, c'est-à-dire à l'inférence abductive (cf. Eco, 1992 : 262–265).

Ajoutons encore le fait que dans le travail sur le sens textuel on a recours aux raisonnements de type inférentiel à chaque fois que des signes verbaux ambigus, vagues ou dont la codification est incomplète, sont mis en relation avec des informations absentes du texte auxquelles l'interprète (ou l'interlocuteur) peut accéder en formulant des hypothèses à partir du contexte ou des schèmes hypothétiques extraits de la mémoire encyclopédique ou discursive.

*
* *

L'ordre dans lequel nous avons présenté, de manière synthétique, les contributions des trois chercheurs n'a pas été déterminé – évidemment – par des critères chronologiques ou formels. Il a trouvé sa raison dans l'élargissement progressif de *l'horizon*, à partir d'une approche focalisée sur le noyau des faits *linguistiques, spécifiquement textuels*, pour passer après à une optique dominée par le côté *communicatif*, *dialogique*, du texte et s'ouvrir enfin à la tentative de capter un ensemble complexe et hétérogène de facteurs intrinsèques et extrinsèques, *impliqués simultanément* dans l'acte de compréhension du sens textuel.

Le modèle théorique que nous avons appelé *le texte iceberg*, conçu comme un système d'hypothèses destiné à offrir l'image *abstraite*, adéquate et révélatrice, de l'ensemble des textes réalisés et réalisables, s'appuie donc sur le postulat de la rencontre et de la mise en accord des idées compatibles et signifiantes sur le texte, puisées à ces trois sources fondamentales.

2. LA NATURE OSMOTIQUE DU SENS TEXTUEL

En tant que terme définitoire de la *sémantique*, **le sens**[11] joue sur un polysémantisme souvent déroutant, déterminé à la fois par les significations distinctes proposées par les différents types de sémantique (linguistique, philosophique, logique, sémiotique) et par celles empruntées, à l'intérieur même de la linguistique, aux écoles ou aux personnalités dont les conceptions ou les orientations ne sont pas forcément concordantes.

[11] Cf. Vlad (2003 : 58–59) pour un commentaire plus détaillé.

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

La position la plus tranchante concernant une signification spécifique du mot **sens** semble être celle d'E. Coseriu qui la consacre au *contenu verbal particulier* exprimé dans le plan individuel du langage, c'est-à-dire dans le plan du discours où le **texte** constitue « l'unité concrète du dire ».

En assumant, en tant que principe initial, cette optique coserienne, nous utiliserons le terme de *sens* en nous référant exclusivement au *sens textuel-discursif*, avec une sémantique propre, appelée *sémantique textuelle*[12]. Dans cette perspective, nous definirons le sens textuel par les caractères fondamentaux suivants[13] : (i) le caractère *réticulaire*, (ii) le caractère *inférentiel*, (iii) le caractère *volumique* et (iv) le caractère *synergique*. Ceux-ci ne font que justifier, théoriquement, la nature de processus (relationnelle et rationnelle), de même que la nature créatrice (intentionnelle et circonstantielle) du *sens textuel*.

Les résultats avancés par la recherche linguistique-pragmatique de ces dernières décennies[14] nous ont permis de proposer un inventaire (ouvert) de *réseaux*, conçus en tant que structures des valeurs textuelles homogènes. Ces structures ou, dans les termes de Hrushowski, ces « modèles », « ces chaînes de faits répétitifs ou mis en relation de diverses manières »[15] se construisent par *la connexion* des signes (verbaux ou nonverbaux, utilisés dans la communication) à partir de leurs *fonctions textuelles*[16].

[12] Particulièrement intéressé par la problématique du sens textuel, François Rastier propose et développe une « sémantique interprétative » (cf. 1989) où il prend ses distances aussi bien par rapport à l'immanentisme structuraliste que par rapport à l'herméneutique de Gadamer ou de Jauss. Tout en définissant les conditions linguistiques de l'interprétation du sens, la *sémantique interprétative* (ou « sémantique des textes ») décrit les interprétations sans les produire elle-même et sans savoir d'avance quel type de sens elle devrait trouver. Un des aspects inhérents à cette approche tient au fait que l'intuition globale du sens au moment de la compréhension du texte ne représente qu'un facteur (parmi d'autres) de la constitution du sens (cf. Rastier, 1989 : 13–19).

[13] Nous avons nommé et présenté de façon synthétique ces caractéristiques, dans une première version, dans notre livre de 1994 (44–49) ; nous les avons reprises (cf. 2000 et 2003 : 114–208), en leur donnant une autre extension, en y ajoutant des précisions et des commentaires.

[14] Il existe un nombre impressionnant de travaux consacrés aux divers « types » de rapports intra ou transtextuels, mais ces études ont privilégié, d'habitude, l'un ou l'autre, en les traitant séparément. Il n'est pas moins vrai que plus récemment, la tendance à dépasser cette vision limitative, en essayant d'appréhender et d'articuler plusieurs catégories d'enchaînements ou de configurations discursifs semble l'emporter (cf., par exemple, les études réunies dans *Cahiers de Linguistique Française*, n° 21, 1999).

[15] Cf. Hrushowski (1983 : 36), qui ajoute : « Un texte est un réseau fort complexe de modèles en tout genre ».

[16] Situé dans un espace conceptuel différent de celui que nous proposons, l'ouvrage que Pierre Boudon a publié en 1999, traitant du sens discursif, opère avec une terminologie souvent inédite, fortement marquée par des connotations qui renvoient au domaine de l'architecture (par exemple, *templum*, « un opérateur cognitif », « schéma de structuration de type notionnel » ou « treillis de composition » et autres). Il y a certes, aussi, des termes communs aux deux approches, tel celui de *fonction*, par exemple. « Les fonctions, constate l'auteur, permettent d'assigner un rôle aux différentes propriétés concernées, caractérisant ainsi *des valeurs grammaticales* (modes de l'assertion, de la temporalité, de l'aspectualité, …), *discursives* (modes de l'énonciation, de l'anaphore et des tropes),

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

En accord avec une opinion largement partagée, nous considérons que les relations intratextuelles codiques ou systémiques sont celles qui organisent le *réseau grammatical* du sens et conditionnent le texte du point de vue syntaxique et logique. Ensemble avec le *réseau actantiel*, ce *réseau* représente le support incontournable de l'appréhension (minimale) du sens et constitue le fondement des autres réseaux (r) : le *réseau communicatif* (qui donne le caractère dialogique du texte) ; le *réseau référentiel* (dont le rôle est décisif pour le caractère représentationnel du texte) ; le *réseau thématique-rhématique* (informationnel) ; le *réseau illocutoire* (définissant le caractère actionnel du texte) ; le *réseau argumentatif* (le caractère topique) ; le *réseau spatio-temporel* (ou le chronotope) ; le *réseau événementiel* (étayant le caractère narratif du texte) ; le *réseau sémique* (et la dimension tropique) ; le *réseau modal* (révélateur pour le caractère attitudinal) ; le *réseau intertextuel, méta et paratextuel* (adtextuel) ; le *réseau intonatif-mélodique* (qui sous-tend la dimension prosodique du texte) ; le *réseau phonique/graphémique* (dessinant l'iconicité du texte) ; le *réseau intersystémique* (figurant l'aspect volumique)[17].

Certaines remarques à caractère général s'imposent. Elles visent la spécificité fonctionnelle des signes dans le plan textuel-discursif avec des conséquences notables dans la production du sens.

(i) Si, dans le plan du verbal, le signe préexiste dans un système de règles spécifiques – la langue – indépendamment de l'utilisateur, dans le plan du textuel, les signes (qu'ils viennent ou non d'autres systèmes sémiotiques que celui linguistique) acquièrent une qualité textuelle à condition qu'ils participent à un acte de communication, ouvert à toutes les possibilités de création (production et interprétation) du sens.

(ii) Dans le champ du textuel, un signe a la capacité de participer à plusieurs réseaux ; la manière discontinue d'enchaînement des signes textuels peut déterminer l'inclusion d'un signe dans une série de réseaux, hétérogènes du point de vue fonctionnel, pourvu qu'il accomplisse, à chaque fois, des fonctions différentes à partir de relations différemment établies ; c'est ce que nous appelons le **syncrétisme relationnel et fonctionnel des signes textuels**, phénomène par lequel se réalise *le mouvement réticulaire du sens*.

(iii) Ce comportement sémiotique, spécifique au domaine textuel-discursif, rend possible *l'articulation osmotique des réseaux*, qui bien qu'hétérogènes

narratives (mise en scène de la parole, thématisation littéraire, …), *argumentatives* » (c'est nous qui soulignons) (Boudon, 1999 : XVII–XVIII). À l'exception des précisions données entre les parenthèses, la définition de la fonction correspond à celle formulée par la linguistique du texte.

[17] Cf. Vlad, 2003 : 114–192, où ces réseaux sont analysés, illustrés par des textes et commentés dans le détail. Le caractère volumique du sens n'est pas donné uniquement par le réseau intersystémique ou pluricodique révélateur, bien entendu, en ce sens, mais également par d'autres réseaux qui impliquent le contexte (situationnel-discursif, inférentiel, culturel) et qui impriment au texte sa propre dimension « verticale ».

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

(structurellement, sémantiquement et sémiotiquement) les uns par rapport aux autres, **impriment au sens**, en sa qualité de contenu sémantique particulier, **sa propre homogénéité**.

(iv) Réaliser le sens d'un *texte-objet-empirique* signifie percevoir (la plupart) les (des) relations instituées par l'utilisation des signes, avec leurs fonctions textuelles, c'est-à-dire établir *concrètement*, *partiellement* et de façon *aléatoire*[18], par une « logique labyrinthique » (cf. Vlad, 2000 et 2003) une suite des réseaux possibles[19], en fait autant de virtualités du sens discursif.

(v) Les rapports entre les signes peuvent être *explicites*, de l'ordre de la dépendance linguistique, ou *implicites*, indirects et, partant, établis par un effort de nature *inférentielle*. C'est par ce type de rapports d'ailleurs que le « saut » du niveau de *l'intelligence minimale du sens au niveau supérieur, celui de l'interprétation*, dans sa zone la plus dense, devient possible.

« La multiplicité des interprétations » que peut provoquer « l'objet textuel » trouve ses raisons d'être aussi bien dans le fait que, à l'intérieur d'un même réseau, des différences liées à la sélection des signes mis en relation ne sont pas exclues, cependant qu'entre les réseaux interprétés par les divers auditeurs ou lecteurs (les spécialistes y compris) apparaissent des dissimilitudes ; celles-ci sont entraînées par des contraintes dues à des facteurs extérieurs fluctuants (particularités et variabilité de la situation discursive), à l'horizon des connaissances et à la subjectivité de chaque interprète[20].

Bien que fluide, dépendant des données contextuelles aux valeurs variables (dans l'espace et dans le temps), et complexe, car constitué par l'engrenage aléatoire des réseaux textuels multiples, *le sens, comme « dimension » essentielle du texte*, n'est pas propre qu'aux grandes séquences verbales. Il peut « se cacher » aussi derrière un segment verbal réduit[21] (un énoncé unique, voire un mot – par exemple) s'il dépasse, dans le dire et la réception, le contenu strictement verbal du segment respectif.

[18] En commentant amplement la pensée de Coseriu, Colette Laplace (1994 : 158) note : « La compréhension du sens se fait de façon aussi fulgurante que sa verbalisation par le jeu quasi-simultané de toutes nos compétences. »

[19] Dans son plaidoyer pour « la sémantique interprétative » ou « la sémantique textuelle », Rastier (1989 : 18–19) affirme : « Il y a *du* sens, et ce partitif […] suggère qu'un texte doit être conçu comme un ensemble de contraintes sur la production de sens (par son auteur comme par ses lecteurs) », contraintes « qui dessinent des *parcours interprétatifs* » (c'est nous qui soulignons). En revenant sur ce thème, l'auteur insiste sur la dépendance du sens de « la pratique d'interprétation » qui « trace un *parcours interprétatif* » et souligne le fait que « le sens actuel du texte n'est qu'une de ses actualisations possibles » (1996 : 33). *Les réseaux de sens* pourraient donc offrir, du moins en partie, un point de départ pour les « parcours interprétatifs » proposés par Rastier.

[20] « Le sens est personnaliste ; il comporte toujours une question – il s'adresse à quelqu'un et présume une réponse […]. Ce personnalisme n'est pas un fait de psychologie mais un fait de sens », précise Bakhtine (1984 : 393), afin de prévenir toute suspicion de psychologisme (contre laquelle Peirce s'est également défendu, visé qu'il avait été à maintes reprises par cette accusation).

[21] Coseriu (1997 : 55) note : « …une seule phrase peut représenter un texte complet » sous certaines conditions. Cf. aussi Bakhtine (1984 : 283).

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

Dans le processus de la compréhension, *le sens* se développe conjointement dans l'espace et dans le temps. Dans le plan temporel, il évolue et s'enrichit par l'addition de chaque nouveau signe de la chaîne parlante en acte. Lors de son actualisation, *le sens* doit « pénétrer » aussi *l'espace émergent* des alternatives interprétatives, créées par la diversité des relations possibles entre les signes présents dans le discours et d'autres éléments, insaisissables à la surface du texte (du genre : connaissances encyclopédiques, mémoire discursive, environnement communicatif, jeu intertextuel), mais porteurs de conséquences inéluctables pour sa production.

3. LE MODÈLE DU TEXTE ICEBERG

Dans notre tentative de redéfinir le texte et, conséquemment, la textualité, nous sommes parti de certaines constatations qui se sont imposées au cours de notre propre démarche analytique (visant des textes appartenant à des domaines différents) et qui, par la suite, ont trouvé leurs répondants dans les tendances présentes, propres à l'aire plus vaste des recherches textuelles-discursives.

Aussi tient-il à l'évidence que réduire le texte au seul produit verbal, matériel et fini, c'est-à-dire à une simple succession de phrases liées entre elles, ne représente plus aujourd'hui une solution convenable[22] dans un plan théorique et, d'autant moins, dans la pratique de l'analyse textuelle.

La suppression du contexte n'est pas, elle non plus, généralement admise, parce que les recherches de la linguistique du texte et celles de la pragmatique ont mis en lumière l'implication permanente de celui-ci[23] (considéré soit comme un environnement situationnel, soit comme un « univers de référence », soit encore comme une structure propositionnelle construite au moment du travail inférentiel du sens, sur le support verbal concret) dans la production et la réception du sens textuel.

Enfin, retenons le fait que l'idée, longtemps de mise, de la nécessité de séparer de manière tranchante *le texte* du *discours*, à partir de la distinction entre *le produit* et *l'acte de la production*, perd de plus en plus d'adeptes[24]. De nombreuses

[22] En 1973 (l'année de la parution en allemand de la première version de l'article, traduit en roumain en 1993), Coseriu affirmait : « Un texte n'est pas fait, comme on le croit d'habitude, *de propositions, mais de propositions qui accomplissent une fonction textuelle* » (c'est nous qui soulignons). À son tour, Paul Ricœur (1999 : 187) constate : « Un texte est plus qu'une succesion linéaire de phrases. C'est un processus cumulatif, holistique […] la plurivocité qui s'attache aux textes en tant que textes […] est typique du texte considéré comme totalité ; elle ouvre une pluralité de lecture et de construction » (1986 : 201).

Les propos de J.M. Adam (1998 : 109) et de F. Rastier (1996 : 26) vont dans le même sens.

[23] Des détails sur le contexte et ses principales acceptions et fonctions discursives-textuelles dans Vlad (2003 : 15-17 ; 68-69).

[24] On constate non seulement la tendance d'utiliser les deux termes comme s'ils étaient des synonymes (cf. Charolles, Combettes, 1999) mais encore l'existence d'un courant d'opinion de plus en plus favorable à l'idée de « complémentarité » de l'approche discursive et textuelle. François

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

analyses effectuées ces derniers temps démontrent que lors du travail du sens un *mixage fonctionnel* a lieu (que nous avons appelé syncrétisme relationnel et fonctionnel des signes textuels) où des phénomènes considérés, théoriquement, soit d'ordre textuel (ou grammatical, *largo sensu*), soit d'ordre discursif (ou pragmatique), s'interpénètrent jusqu'à l'indistinction[25].

Ces tendances, doublées par certaines évolutions épistémologiques, ont produit un changement d'optique significatif concernant le contenu attribué au *texte* en tant que concept. Dans l'*acception élargie* que nous lui réservons, l'expression **texte iceberg** (ou *texte-discours*) définit une catégorie caractérisée par la triple qualité de (i) *produi*t (notamment verbal) ; (ii) partie d'un *processus communicatif* (toujours bipolaire) et (iii) *support d'un processus cognitif complexe* (toujours ternaire).

(i) Comme *produit*, le texte est une structure de signes verbaux (mots, énoncés, séquences) qui, grâce à ses signifiants, se déploie implacablement dans une succession[26] linéaire ou temporelle, cependant qu'en tant que véhicule du *sens textuel*, le produit lui-même oblige à l'abandon du parcours unidirectionnel, par des « mouvements » de reprise ou d'anticipation des/sur les différents segments situés à distance dans la chaîne discursive ; ce va-et-vient est requis par des relations qui peuvent être déterminées autant par des contraintes de nature linguistique, idiomatique, que de nature extraverbale.

(ii) En tant que partie du *processus de communication*, le texte n'est pas que le siège des marques ou « des traces » d'une situation discursive, à chaque fois particularisée par ses composantes majeures (les protagonistes, l'espace et le temps de la communication), même si la configuration de celle-ci peut infléchir la macrostructure textuelle et peut influencer le sens, soit directement (par les formes verbales indicielles, ostensives ou déictiques), soit indirectement (par son côté implicite, inférentiel). Car, en vertu de sa fonction dialogique, le texte est **aussi** le médiateur qui adapte la réception/l'interprétation à l'acte de la production du sens, en stimulant l'action réciproque des locuteurs d'harmoniser leurs univers de

Rastier (1996), s'il ne fait pas de référence expresse à la relation texte-discours, manifeste une attitude anti-réductionniste dans la définition et la description du texte. Dans ses travaux de 1999 et 2005, J.M. Adam revient sur sa position antérieure à cet égard et adopte le point de vue de la complémentarité des deux domaines. On retrouvera la même approche dans la plupart des études réunies dans le volume, au titre significatif, *Texte et discours : catégories pour l'analyse* (Adam, Grize, Bouacha éds., 2004).

[25] Nous pensons à certains aspects tels : la référence textuelle, la polyphonie, les connecteurs pragmatiques, l'intertextualité, et à d'autres réseaux dont la description suppose nécessairement le recours aux deux domaines. Les disputes liées à la manière de situer les *genres discursifs* et les *sous-types* textuels ne sont pas moins éloquentes : ceux-ci appartiennent-ils au texte ou bien au discours ?

[26] En invoquant le « principe du caractère linéaire du signifiant », Saussure (1995, 2e partie de « La linguistique synchronique », ch. V, paragraphe [246]) remarquait, entre autres, l'impossibilité de prononcer, à la fois, dans un discours deux vocables. Coseriu (1988 : 211–212) considère la temporalité intrinsèque de la sonorité (en tant que matérialité même du langage, propre à la nature du parler) comme fondement du successif dans le dire.

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

discours, d'équilibrer leurs attentes, par la mise en accord des « attitudes responsives » avec « le *dessein discursif* ou le **vouloir-dire** du locuteur » (Bakhtine, 1984 : 282-283). C'est toujours dans cette même zone de la communication que se décide le choix « d'un genre du discours »[27] comme « une forme-type et relativement stable de *structuration d'un tout* » (*ibidem* : 284), c'est-à-dire du texte, avec son sens global.

(iii) En tant que partie du *processus cognitif*, appelé *sémiose textuelle*, le produit textuel représente l'élément *premier*[28], la source qui déclenche l'acte de génération du sens, progressivement amplifié par la suite, et strictement dépendant des compétences interprétatives des interlocuteurs. Il s'agit de leur capacité d'attribuer des *valeurs*, par des opérations inférentielles, aux énoncées « incomplets » et cela pour chaque dimension de ceux-ci : grammaticale, sémantique ou pragmatique. L'interprétation, comme processus avec une dynamique à part, a lieu à chaque fois que le produit textuel présente des ambiguïtés, des expressions vagues, des allocutions, des « blancs » (des « vides » qu'il faut compléter), de grandes distances entre les éléments sémantiquement liés, ou lorsque des signes intratextuels renvoient, par des moyens plus ou moins saisissables, à des informations implicites de la mémoire discursive ou encyclopédique ou du contexte extraverbal[29].

En synthétisant, nous dirons que le texte iceberg désigne un objet éminemment verbal, partie inhérente de l'acte de communication et de savoir dans lequel et par lequel il se développe lui-même en tant que processus sémiosique complexe, porteur de sens. C'est pourquoi il doit être pris en compte avec tous ses éléments, *visibles/audibles* (explicites) et *cachés* (implicites), *intrinsèques et extrinsèques*. Le modèle du texte iceberg est projeté de manière à capter les aspects essentiels qui tiennent aux *phénomènes constitutifs* (immanents) du *produit* et à ceux qui appartiennent à la catégorie des *phénomènes créatifs-perceptifs*, spécifiques aux *processus*. Ces derniers sont responsables de la mobilité permanente du sens textuel, à l'échelle (inter)individuelle et à l'échelle socio-historique et culturelle.

[27] Dans la même définition de l'énoncé – unité communicative (équivalent du texte, non différencié du discours), l'esthéticien ajoute : « les genres correspondent à des circonstances et à des thèmes types de l'échange verbal, et par conséquent, à certains points de contact typiques entre *les significations* du mot et le réel concret » (Bakhtine, 1984 : 294). Cette réflexion concernant l'importance des genres discursifs est reprise et approfondie par Rastier (1989), Adam (1999) et récemment par Coutinho (2004 : 35–37) et Moirand (2004 : 130–131).

[28] Dans une perspective sémiotique, le produit dans sa matérialité linguistique correspond au « representamen » ou au signe (cf. Vlad, 1994 : 30–31 ; Vlad, 2003 : 43–45).

[29] Ces phénomènes (et d'autres encore) spécifiques au processus d'interprétation sont intimement liés à l'interprétant dynamique de la sémiose de type textuel, au niveau duquel la production du sens est influencée par « l'objet » (*immédiat* vs *dynamique*), par le savoir de l'interprète, par l'ampleur du contexte (expérience personnelle limitée vs contexte socio-historique) et par les inférences (abductives vs inductives) auxquels l'interprète fait appel (cf. Vlad, 2003 : 53–57).

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

Cependant, le modèle proposé tient également compte du côté dynamique et volumique de l'activité discursive où l'*implicite,* dont la double mission est d'occulter et de régler, joue un rôle textuel décisif : paradoxalement, par son truchement, le dicible devient intelligible.

L'unité indissociable entre *le subjectif* textuel et la zone *objective*, de l'extériorité référentielle, en corrélation avec la situation concrète, unique, où a lieu l'échange verbal, fait de *chaque texte accompli*[30] une entité particulière, avec un (une pluralité de) sens propre(s) ; c'est là le *fondement empirique*, immédiatement accessible et observable, de toute tentative rigoureuse qui se propose de généraliser et de théoriser.

4. POUR UNE APPROCHE OUVERTE DU TEXTE

Passant outre au scepticisme de certaines voix ou à l'enthousiasme facile de certaines autres, nos opinions et nos commentaires plaident en faveur de la thèse suivante : *malgré la complexité structurale, qui tient à sa configuration, malgré la fonctionnalité sémiotique plurivalente et l'ensemble de facteurs hétérogènes qui y sont impliqués*, le texte doit demeurer au centre d'un *débat théorique* qui puisse assurer la constitution nécessaire et rigoureuse d'un domaine de recherche autonome. On ne saurait, toutefois, légitimer celui-ci à partir d'une méthodologie lui appartenant en propre, spécifique ; c'est l'absorption contrôlée et appropriée des solutions tenant aux domaines adjacents qui serait en état de le faire. Même au niveau de la théorie, *la linguistique du texte* [31] ou *la théorie du sens textuel* ne peuvent faire abstraction du « voisinage » d'autres approches théoriques (du langage, de la langue, de la communication) ou d'autres « théories secondes » (de la référence, de la conversation, des actes de langage, etc.), car chacune y va de sa contribution dans l'édification *du texte*, comme un objet-de-la-connaissance fort complexe. Mentionnons enfin la prise de position, de plus en plus fréquente dans la réflexion épistémologique récente – et que celle-ci aime bien souligner –, concernant « la nécessité d'aborder la complexité en tant que telle » (Boudon, 1999 : XII), par une approche transdisciplinaire, par « un paradigme de complexité, qui à la fois disjoigne et associe, qui conçoive les niveaux d'émergence de la réalité sans les réduire aux unités élémentaires et aux lois générales » (Morin, 1982 : 273, *apud* Coutinho, 2004 : 30).

[30] François Rastier (1996 : 19–20) donne la définition « positive » suivante : « Un texte est une suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et fixée sur un support quelconque » ; dans les explications détaillées qui l'accompagnent, l'auteur fait également référence à « un principe d'écologie » et à la « condition empirique » qui « rompt avec le privilège exclusif de l'écrit ».

[31] Coseriu reconnaît lui-même la nécessité de passer outre aux les limites de la linguistique dans la recherche textuelle (v. *supra*, 1.1.), mais laisse ouverte la voie à suivre, en ne précisant pas d'autres possibles domaines de cette transgression. À son tour, Bakhtine situe la recherche textuelle dans la zone des interférences disciplinaires (v. *supra*, 1.2).

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

Dans son existence récente, la recherche textuelle a suivi, pareillement à d'autres domaines des sciences humaines, une voie qui s'est ouverte au fur et à mesure à l'interdisciplinarité, d'abord, et à la transdisciplinarité, par la suite.

Initiateur de la « sémantique interprétative » en tant que « sémantique des textes », F. Rastier (1989 et 1996) fonde son approche sur l'idée que *la linguistique*, « ouverte sur les textes », alliée à « la sémiotique des cultures »[32], doit affronter, voire éliminer, les insuffisances et les barrières réductionnistes de la linguistique saussurienne et postsaussurienne. *La sémantique interprétative* doit se réclamer des critères *linguistiques*, en tenant compte du savoir acquis dans les disciplines avoisinantes, et dans d'autres, plus éloignées[33]. C'est à ce niveau du *sens textuel* que l'analyse linguistique permet, dans l'opinion de Rastier (1996 : 20), de formuler des hypothèses rationnelles en regard de la relation du texte avec *le monde physique* tel qu'il se reflète dans les références, à travers « l'impression référentielle », mais également avec *le monde des représentations*, dans la mesure où celui-ci consonne avec *les intentions* de l'auteur (locuteur ou scripteur) et avec *les interprétations* des destinataires du texte. En sa qualité de concept[34], le texte « relie historiquement et permet de faire communiquer la linguistique, la philosophie et l'herméneutique » (Rastier, 1996 : 30), en les entraînant dans une « entreprise fédérative », à côté de la littérature comparée, de la stylistique, de la poétique, mais aussi de l'histoire et de l'ethnologie.

En appelant à « la pensée philosophique issue de Husserl (celui des *Recherches logiques* et des *Ideen*) et de Cassirer (et sa philosophie des formes symboliques) », doublée « d'un exercice complémentaire de vérification, au plus près des faits », P. Boudon (1999 : XIX-XX), construit son modèle d'analyse du sens discursif-textuel par le recours « à une notion pré-linguistique, ou plutôt proto-linguistique », c'est-à-dire à celle « d'opérateur cognitif » ou *templum*. Son projet théorique se veut « fédérateur »[35] (le mot revient !), associant une linguistique, une

[32] À ce propos, Rastier se déclare l'adepte de Humboldt, Cassirer, Coseriu.

[33] Il s'agit là des domaines (juridique, religieux, littéraire) réputés moins scientifiques avec lesquels la sémantique interprétative peut entretenir des rapports réglables plus naturels qu'avec les sciences dites « dures », réputés moins scientifiques (cf. Rastier, 1996 : 30).

[34] L'affirmation « il nous semble que le texte en soi n'existe pas et que la textualité est une abstraction » trahit le scepticisme de Rastier (1996 : 20) face à une possible *théorie du texte*, et le fait opter pour « une science *des textes* » ou « une sémantique *des textes* ». D'autant plus surprenante donc l'apparition du syntagme « le concept de texte » (p. 30) dans la demonstration de l'auteur. Notre position diffère ici de l'opinion de Rastier car, bien que l'inexistence d'un objet textuel *en soi* ne puisse être niée, celle-ci n'empêche pas de projeter un tel objet à un *autre niveau* « de réalité », celui de l'abstraction et de la généralisation délibérées, spécifique à la modélisation ou aux approches méta-textuelles, au-delà des (mais à partir des) *textes-objets empiriques*. Cf. aussi E. Coseriu (1997 : 144) qui distingue dans la recherche textuelle trois niveaux d'approche, le plus général étant celui de la « théorie du texte ».

[35] La relation intertextuelle entre *Le réseau du sens* – le livre de P. Boudon - et la vision philosophique et épistémologique de la *sémantique interprétative*, dans la variante proposée par Rastier, est plutôt facile à saisir.

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

sémiotique (« à titre de cadres intellectuels qui structurent la démarche ») et une anthropologie culturelle ; ensemble, elles pourraient rendre compte de la complexité des faits et de la diversité des approches.

Au pôle opposé se situe l'attitude programmatique que John Mowitt expose dans son livre, au titre suggestif, *TEXT : The Genealogy of an Antidisciplinary object*. L'auteur considère que dans les démarches théorisantes l'accent doit être déplacé de l'interdisciplinarité des approches sur *l'antidisciplinarité*, sur le « démembrement disciplinaire » relancé par l'essence même du texte[36], par son potentiel antidisciplinaire. Même si nous ne partageons pas cette opinion choquante ou, du moins, contrariante par la fermeté de la sentence, il nous faut admettre que les recherches menées jusqu'à l'heure actuelle, dans un foisonnement de perspectives et de solutions, ne font que confirmer l'existence d'un *reste*, toujours autre, dans l'approche du texte ; on pourrait donc parler d'une certaine résistance à l'essai de le soumettre aux rigueurs d'une investigation compréhensive et spécifique. Résistance qui serait due dans notre opinion à la *mobilité*, apparemment déséquilibrante, perturbatrice, qui envahit l'espace hétérogène du texte, par la nature de son sens.

En ce qui nous concerne, nous considérons que définir un cadre théorique de l'étude du texte – tel que nous l'avons conçu – est chose possible, et la solution peut venir de la rencontre, de la conjugaison de la *linguistique textuelle* avec *la pragmatique* et *la sémiotique*.

La première, focalisée sur la fonctionnalité textuelle des signes verbaux, acquiert, par la contribution de Coseriu, la légitimité nécessaire et le statut certain de *linguistique* du sens. Par ailleurs, élargir le *contenu conceptuel* du texte, pour le faire correspondre à sa propre instabilité définitoire, impose une nouvelle exigence, une nouvelle extension aussi, qui puissent absorber et justifier des aspects impossibles à expliquer par des moyens linguistiques. Or, un tel « horizon théorisant », simultanément ouvert aux processus de symbolisation, de communication et de connaissance, nous est offert, d'un côté, par la *pragmatique linguistique* et, de l'autre, par *la sémiotique*. Par les approches qu'elle avance (pragmatique des actes de parole, de la communication, cognitive), la pragmatique ne fait que renforcer, par des moyens plus rigoureux, plus élaborés aussi, *le dialogisme* de Bakhtine, dans toute sa complexité et la diversité de ses manifestations. À son tour, *la sémiotique*, dans une de ses alternatives les moins dogmatiques et les plus compréhensives, celle que Ch. S. Peirce propose, par le concept de *semiosis* (en tant que relation *triadique* dans le fonctionnement du signe), lie de façon indissoluble *le signe*, *la pensée* et *le monde* ; l'interprétant (le sens) de Peirce, avec ses paliers successifs dans le continuum de la connaissance,

[36] Dans l'opinion de Mowitt (1992 : 138), le texte n'a pas pu mettre en évidence son potentiel antidisciplinaire à cause de ses théoriciens, qui n'ont pas su comprendre les limites disciplinaires de leur propre démarche critique.

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

est précisément le milieu où, en rapportant les signes au monde qui leur est extérieur, *l'image du monde est créée dans et par le texte*. Le texte a, certainement, ses propres règles de construction (linguistique et sémiotique) ; celles-ci ne sauraient, pour autant, arrêter **la mobilité et la fluidité du sens**, la dynamique de celui-ci supposant, à chaque fois, **un acte créateur** *in nascendi*.

Version française Rodica Baconsky

RÉFÉRENCES

Adam, J. M., 1990, *Eléments de linguistique textuelle. Théorie et pratique de l'analyse textuelle*, [Liège], Mardaga.

Adam, J. M., 1999*, Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan.

Adam, J. M., 2005, *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse des discours*, Paris, Armand Colin.

Adam, J. M., J.-B. Grize, M. Ali Bouacha (éds.), 2004, *Texte et discours : catégories pour l'analyse*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon.

Bakhtine, M., 1982/1975, *Probleme de literatură şi estetică* (traducere în limba română), Bucureşti, Editura Univers.

Bakhtine, M., 1984, *Esthétique de la création verbale* (traduit du russe), Paris, Éditions Gallimard.

Boudon, P., 1999, *Le réseau du sens. Une approche monadologique pour la compréhension du discours*, Berne, Peter Lang .

Charolles, M., Combettes, B., 1999, « Contribution pour une histoire récente de l'analyse du discours », *Langue française*, 121, 76–114.

Coseriu, E., 1988, « Tempo e linguaggio », dans : E. di Angelis (ed.), *Undici conferenze sul tempo*, Pisa.

Coseriu, E., 1993/1973, « Lingvistica : starea ei actuală », *Revistă de lingvistică şi ştiinţă literară*, Chişinău, 1, 61–69.

Coseriu, E., 1997/1980, *Linguistica del testo. Introduzione a una ermeneutica del senso*, Edizione italiana a cura di Donatella di Cesare, Roma, La nuova Italiana Scientifica .

Coseriu, E., 2000/1981, *Lecţii de lingvistică generală,* (traducere în limba română), Chişinău, Editura ARC.

Coutinho, A., 2004, « Schématisation (discursive) et disposition (textuelle) », dans : in J. M. Adam, J. B. Grize, M. Ali Bouacha (eds.), 29–42.

Deledalle, G., 1994, « Charles S. Pierce. Les ruptures épistémologiques et les nouveaux paradigmes », *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques*, Université de Neuchâtel, 62, 51–66.

Eco, U., 1992, *Les limites de l'interprétation*, traduit de l'italien par M. Bouzaher, Paris, Grasset

Everaert-Desmedt, N., 1994, « La pensée de la ressemblance : l'œuvre de Magritte, à la lumière de Peirce », *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques*, Université de Neuchâtel, 62, 85–152.

Hrushovski, B., 1983, « Segmentation and motivation in the text continuum of literary prose ; The first episode of War and Peace », *Russian Poetics* (T. Eckman and D. Worth eds.), Ucla Slavic Studies, vol.4, Los Angeles, 117-146.

Laplace, C., 1994, *Théorie du langage et théorie de la traduction*, Paris, Didier Érudition.

Maingueneau, D., 1998, *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.

Moirand, S., 2004, « Le Texte et ses contextes », dans : J. M. Adam, J. B. Grize, M. Ali Bonacha (éds.), 129–143.

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)

Metzeltin, M., 2000, « De la lingűistica a la antropologia omnimedial », *Revista Española de Lingűistica*, 30, 1–12.
Morin, E., 1982, *Science avec conscience*, Paris, Fayard.
Mowitt, John, 1992, *TEXT : The Genealogy of an Antidisciplinary Object*, Durham and London, Duke University Press.
Peirce, Ch. S., 1931-1935, *Collected Papers* [CP], vol., 1-6, Cambridge, Harvard University Press.
Peirce, Ch. S., 1958, *Collected Papers* [CP], vol., 7-8, Cambridge, Harvard University Press.
Peirce, Ch. S., 1990, *Semnificaţie şi acţiune* (traducere în limba română), Bucureşti, Editura Humanitas.
Rastier, F., 1989, *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
Rastier, F., 1996, « Pour une sémantique des textes – questions d'épistémologie », dans : F. Rastier, F.-M. Fortis (éds.), *Textes & Sens*, Paris IV, CNRS, 9–35.
Ricœur, P., 1986, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil.
Saussure, F. de, 1995, *Cours de linguistique générale*, Éditions Payot & Rivages.
Sperber, D., Wilson, D., 1989, *La Pertinence. Communication et cognition*, Paris, Les Éditions de Minuit.
Vlad, C., 1977, « Premise ale elaborării unei tipologii textuale », *Cercetări de Lingvistică*, XXII,1, 49–53.
Vlad, C., 1982, *Semiotica criticii literare*, Bucureşti, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică.
Vlad, C., 1982(b), « Perceptive Levels in a Stratified Representation of Text », *Revue roumaine de linguistique*, XXVII, 4, 315–323.
Vlad, C., 1994, *Sensul, dimensiune esenţială a textului*, Cluj-Napoca, Editura Dacia.
Vlad, C., 1995, « Tipuri de relaţii în producerea/actualizarea sensului textual », *Studii şi cercetări lingvistice*, XLVI,1–6, 73–88.
Vlad, C., 2000, *Textul aisberg. Elemente de teorie şi analiză*, Cluj, Casa Cărţii de Ştiinţă.
Vlad, C., 2003, *Textul aisberg. Teorie şi analiză lingvistico-semiotică*, ed. a II a, revăzută şi adăugită, Cluj, Casa Cărţii de Ştiinţă.
Vlad, C., 2003 (b), « La semiosis textual y el modelo peirceano », *Signa, Revista de la Asociación Española de Semiótica*, 12, 19–46.
Vlad, C., 2006, « Persoana întâi şi reţeaua comunicativă a textului », dans : G. Pană Dindelegan (coord.), *Limba română – Aspecte sincronice şi diacronice* – Actele celui de-al 5-lea Colocviu al Catedrei de Limba Română, Bucureşti, Editura Universităţii din Bucureşti, 549–554.
Vlad, C., 2007, « Persoana întâi : liant textual global – fracturant local », dans : C. Stan, R. Zafiu, A. Nicolae (eds.), *Studii lingvistice. Omagiu profesoarei Gabriela Pană Dindelegan, la aniversare*, Bucureşti, Editura Universităţii din Bucureşti, 389–396.

BDD-A306 © 2008 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:57:38 UTC)